



Lidil

Revue de linguistique et de didactique des langues

30 | 2004

Acquisition et enseignement de la morphographie

Présentation

Catherine Brissaud et Corinne Totereau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lidil/1093>

ISSN : 1960-6052

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 5-9

ISBN : 2-914176-11-2

ISSN : 1146-6480

Référence électronique

Catherine Brissaud et Corinne Totereau, « Présentation », *Lidil* [En ligne], 30 | 2004, mis en ligne le 31 janvier 2008, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lidil/1093>

PRÉSENTATION

Catherine BRISAUD *

Corinne TOTEREAU *

Si de nombreuses études attestent l'importance de la phonographie dans l'acquisition de la lecture et de l'écriture, il est maintenant bien établi que, d'une part, les connaissances morphographiques jouent également un rôle, y compris dans les systèmes d'écriture les plus transparents, et que, d'autre part, elles sont utilisées très tôt, parfois avant même qu'un enseignement explicite ait été conduit. Comme il a été montré que les connaissances phonologiques de l'enfant sont prédictives de la lecture et de l'écriture, il est également intéressant d'étudier en quoi les aspects morphologiques participent aussi à la construction de la littéracie.

Ainsi, les travaux concernant l'acquisition de la morphographie (prise au sens large d'écriture des morphèmes, voir Jean-Pierre Jaffré ici même) ont connu un essor considérable depuis le début des années 90 : l'acquisition de la morphologie flexionnelle fait l'objet d'un nombre croissant de recherches tandis que les travaux portant sur celle de la morphologie dérivationnelle commencent à se développer. Nous disposons maintenant de travaux sur l'acquisition de systèmes d'écriture variés dont la morphographie présente un degré de difficulté variable pour les apprentis. Les travaux didactiques en revanche sont encore rares : tout se passe comme si les modélisations proposées par les linguistes et les psycholin-

* IUFM de Grenoble & Université Stendhal-Grenoble 3 / Laboratoire Lidilem.

guistes n'avaient que peu de retombées dans le domaine didactique. Or dialogues et collaborations entre didacticiens et psycholinguistes sont nécessaires.

Ce numéro de *Lidil*, largement consacré à l'acquisition et à l'enseignement de la morphographie du français, porte d'une part sur l'enfant et son rythme d'appropriation du système linguistique et d'autre part sur les processus à l'œuvre dans une perspective didactique. Il rassemble des articles qui éclairent l'acquisition de la morphologie écrite (flexionnelle mais aussi dérivationnelle) des langues et des contributions qui proposent des situations concrètes à mettre en place dans les classes afin de faciliter l'apprentissage de la morphographie. Il est centré sur le français dont la complexité oblige à diversifier les méthodologies (méthodologie de type clinique utilisée par Jean-Michel Sandon, et didactisée par Danièle Cogis, de type expérimental chez les psycholinguistes, avec d'intéressantes discussions sur la nécessité du contrôle du matériel expérimental chez Pierre Largy et ses collaborateurs). Les textes présentés ici permettent d'avoir un éclairage sur plusieurs niveaux de l'école (de la première année de l'école élémentaire au lycée), différentes populations (entendants et sourds); ils concernent aussi l'acquisition de l'anglais par de jeunes francophones et du portugais par les jeunes Portugais.

Ce numéro s'ouvre sur la contribution de Jean-Pierre Jaffré qui souligne, par-delà l'universalité du traitement cognitif de la connaissance orthographique, la singularité de l'écriture du français qui ne représente pas, au bout du compte, un cas très satisfaisant d'«optimalité sémiographique»: la phonographie ne sert que peu de point d'appui à la morphographie et l'importante morphologie silencieuse qui caractérise le français, intéressante pour le lecteur, oblige le scripteur apprenti – mais aussi l'expert – à des calculs cognitivement coûteux.

Le décalage entre face orale et face écrite du français est illustré par la contribution de Nathalie Niederberger et Ioanna Berthoud-Papandropoulou qui comparent la production écrite de pronoms personnels chez des enfants sourds (8 à 14 ans) et des enfants entendants (7-8 et 9-10 ans). Elles font apparaître un parcours d'apprentissage spécifique aux enfants sourds en ce qui concerne les marques de pluriel des pronoms sujets et

concluent qu'une connaissance limitée de l'oral pourrait bien être un avantage pour certains aspects de la morphographie.

La complexité du marquage du pluriel, qu'il faut construire sans référence à l'oral, fait également l'objet de la contribution de Pierre Largy, Marie-Paule Cousin et Michel Fayol. L'originalité de leur travail réside dans la mise au jour de connaissances non apprises par le jeune scripteur et utilisées au début de la scolarité primaire. Le scripteur stockerait en mémoire des formes globales de mots incluant la flexion et aurait donc plus de facilités pour écrire au pluriel des mots qu'il aurait rencontrés plus fréquemment au pluriel. La prise en compte de la fréquence des unités linguistiques donne lieu à une intéressante discussion méthodologique.

Marie-France Morin s'intéresse à la prise en compte des informations morphologiques lentement intériorisées en première année primaire et confirme la relative facilité à interpréter les marques du nombre en compréhension (lecture) par rapport à la production (écriture). Elle souligne aussi la difficulté des enfants de 6-7 ans à expliciter leurs choix et propose une typologie des justifications produites.

La complexité soulignée du système linguistique et les difficiles verbalisations qui s'ensuivent, l'évidence qu'une partie des apprentissages échappe aux enseignants et aux scripteurs amènent Danièle Cogis d'une part, Jean-Christophe Pellat et Gérard Teste d'autre part à plaider chacun à sa manière pour un apprentissage de la morphographie qui part des conceptions des élèves. Danièle Cogis propose la mise en scène, dans une classe de CM2 (10-11 ans), d'un dispositif didactique original – la « phrase dictée du jour » –, à propos de la relation nom-adjectif. De la parole donnée à l'élève surgissent les obstacles à l'apprentissage et, par la confrontation entre pairs, s'élabore la lente construction des connaissances.

Jean-Christophe Pellat et Gérard Teste proposent d'enseigner la morphographie en lien avec la production d'écrit. À partir des « zones d'ombre » repérées dans une approche traditionnelle, ils préconisent des activités de structuration associant écriture et réflexion orthographique, qui rendent l'élève de cycle 3 actif.

Coralie Payre-Ficoud et Jean-Pierre Chevrot s'appuient sur les nombreux travaux concernant l'acquisition du prétérit

anglais par les jeunes anglophones pour examiner les spécificités de l'acquisition des temps du passé anglais par de jeunes francophones (collégiens, lycéens et étudiants). Ils élaborent une typologie d'erreurs et concluent que « la conscience morphosyntaxique des apprenants se centre sur la forme des verbes français au détriment des conditions d'usage du prétérit en anglais ».

João Rosa étudie le développement conjoint de la morphologie flexionnelle et de la morphologie dérivationnelle du portugais de la 1^{re} à la 4^e primaires. Il examine le lien entre conscience morphologique et capacité à distinguer les finales homophones *-ice* (suffixe servant à former des noms abstraits) et *-isse* (marque de subjonctif). Il en tire une invitation à développer la conscience morphologique des élèves.

Sandrine Sanguin-Bruckert et Jean-Pierre Bruckert, par une étude sur le rôle précoce des connaissances morphographiques dans l'apprentissage de l'orthographe du français, le rejoignent dans ses conclusions. Les connaissances des élèves, pour être difficiles à expliciter avant la quatrième année en primaire, n'en sont pas moins effectives et opérationnelles. Ces auteurs prônent un apprentissage plus systématique des composantes morphologiques de la langue.

La méthodologie utilisée par Jean-Michel Sandon permet de compléter les deux contributions précédentes : celui-ci observe les élèves en classe lorsqu'ils écrivent et les interroge ensuite sur leurs choix graphiques en entretien individuel. Il examine la place de la morphographie lexicale dans le traitement conscient des finales graphiques : si l'élève est conscient très tôt que le principe phonographique ne suffit pas pour écrire, il ne le verbalise pas facilement.

Daniel Daigle et Françoise Armand s'interrogent enfin sur le rôle du traitement morphologique lors de la lecture chez des sourds profonds. Ils évaluent la conscience qu'ont les sujets des règles de formation des mots à l'aide d'une épreuve de jugement de probabilité lexicale et montrent que les sourds développent aussi une sensibilité aux constantes morphologiques.

Les contributions ici présentées éclairent la complexité de l'acquisition de la morphographie. Si l'apprenti scripteur est assez tôt conscient que le principe phonographique ne suffit

pas pour écrire, de nombreuses années lui sont nécessaires pour que se développent des stratégies conscientes et efficaces. L'union des forces, des méthodologies et des champs disciplinaires nous semble souhaitable pour accompagner au mieux les élèves dans leur lente appropriation d'un système d'écriture.